

Ils ont tué Jaurès... Mais lequel ?

On célèbre le centenaire de la mort de Jean Jaurès. Une occasion de revenir sur une personnalité unanimement adulée. Une consécration ambiguë.

LE ROMAN DE JAURÈS

Des idées dans les poings
Laurent Lasne,
Éditions du Rocher,
263 p., 19,90 €.

COMMENT LA GAUCHE A KIDNAPPÉ JAURÈS

Bernard Carayon, Éditions Privat,
181 p., 14,50 €



CHRONIQUE

Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

Saint laïc. Admiration oblique. Et récupération aisée pour politicien en campagne. En prenant pour modèle indépassable, *Le Dictionnaire des idées reçues* de Gustave Flaubert, il n'est guère difficile de faire un sort narquois à la destinée peu commune de Jean Jaurès, objet d'une révérence obséquieuse et d'une unanimité douteuse, de droite à gauche, et jusqu'au Front national.

L'homme fut pourtant de son vivant, moqué, brocardé, dénigré, insulté, vitupéré, menacé, condamné. Pour sa maladresse envers les filles, sa mise négligée, son appétit pantagruélique, son allure courtaude de taureau, sa voix de stentor, son verbe lyrique et mielleux jusqu'au verbiage, son socialisme mâtiné de républicanisme, son anticléricalisme plombé de catholicisme, son dreyfusisme lesté d'antisémitisme ; et enfin son pacifisme en se prétendant patriote. Clemenceau : « *Je n'ai jamais connu un homme qui ait dit si peu de choses en autant de mots...* » Péguy : « *En temps de guerre, il n'y a plus qu'une politique, et c'est la politique de la Convention nationale, c'est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix.* » Maurras : « *Chacun le sait, M. Jaurès, c'est l'Allemagne.* »

On cherche dans les livres récents publiés pour l'anniversaire de sa mort, à la veille de la guerre de 1914, des lumières sur ce contraste saisissant.

Dans *Le Roman de Jaurès, des idées dans les poings*, Laurent Lasne a choisi la voie de l'euphémisation. Tout est lissé, aseptisé, édulcoré. Les contradictions sont des subtilités. Les retournements de veste, des évolutions. Les faiblesses, des tendresses de cœur, des naïvetés de l'enfance. La doxa de la gauche qui en a fait un Dieu depuis son entrée au Panthéon en 1924, en sort confortée. On croirait un discours de François Hollande sur le « socialisme du possible », la qualité littéraire en plus. Ce qui n'est pas rien. La prose de l'auteur est souvent lyrique, quand elle évoque le Tarn rustique de l'enfance du

Cet assassinat a donné un sens à sa vie, qui fut déjà celle d'un homme qui parle, mais n'agit pas. D'un verbe à la fois glorieux et vain

héros, et tourne à la truculence pour nous décrire le Paris paillard de la Belle Époque. Mais notre esprit critique reste sur sa faim.

Il reçoit davantage sa pitance avec l'ouvrage que lui consacre l'ancien député UMP, Bernard Carayon. Pourtant, le titre et la présentation éditoriale nous laissent craindre le pire d'une récupération droitière de l'icône socialiste : *Comment la gauche a kidnappé Jaurès*. Mais si son style est plus plat, le propos est plus audacieux. Le compatriote tarnais assume, en dépit des désaccords historiques de leurs familles, sa complicité attendrie de « pays ».

Le politique d'aujourd'hui n'ignore pas ce qui le sépare de son glorieux aîné : « *Il appartenait à une génération d'hommes politiques qui avait lu, savait écrire et parler, quand la mienne, qui a souvent peu appris, a prouvé qu'elle sa-*

vait à peine compter. » Mais son intimité de parlementaire lui fait apprécier en connaisseur déluré les habiletés et les coups tactiques du grand homme. Carayon n'est pas dupe et c'est le sel de son livre. Pas dupe lorsque Jaurès se convertit au socialisme, tout en demeurant un opportuniste républicain. Pas dupe, lorsque Jaurès prend le train du dreyfusisme en marche, pour ne pas laisser la gloire humaniste aux seuls Zola et Clemenceau, alors qu'il n'a jamais fait litière de cet antisémitisme anticapitaliste qui est alors le bien commun de tous les socialismes, de Proudhon à Marx. Il faudrait même aller plus loin que Carayon.

Si on en croit Jean-Claude Michéa, la grande alliance entre socialistes et radicaux pour défendre l'innocence de Dreyfus signe aussi la mort d'un socialisme de classe, qui noiera les intérêts des ouvriers dans le lyrisme humaniste et républicain, pour le plus grand profit du capital. Or, Jaurès est le grand maître d'œuvre de cette « trahison ».

À l'époque, certains esprits chagrins reprochèrent à l'élu de Carmaux d'avoir fondé son journal *L'Humanité* avec l'argent des Rothschild. Il aurait ainsi habillé sa soumission au grand capital des oripeaux de l'humanisme anti-raciste. Un classique de la gauche depuis lors. Mais on peut aussi prendre Jaurès de l'autre côté de la palissade : il est le grand inspirateur du ministère Combes, le moment le plus sectaire de l'anticléricalisme radical, alors même qu'il sera amèrement critiqué pour avoir laissé sa fille Madeleine célébrer sa communion religieuse.

Qui était le vrai Jaurès ? Un politicien

roué et cynique, le père de Blum, Mollet, Mitterrand, Hollande ? Ou un esprit éclairé, syncrétique et spiritualiste, tentant de trouver des synthèses qui sortent la France de ces guerres civiles froides ?

Même sa position face à la guerre nous laisse sur notre faim. Son pacifisme est aujourd'hui unanimement célébré ; mais nos contemporains oublient qu'il a été floué par la social-démocratie allemande qui, jusqu'au bout, lui a laissé croire qu'elle bloquerait les militaires allemands par la grève générale, avant de se rallier à l'empereur Guillaume II, par crainte de l'ours russe. Jaurès lui-même n'était pas univoque. « *Quoi qu'en disent nos adversaires, il n'y a aucune contradiction à faire l'effort maximum pour assurer la paix, et, si la guerre éclate malgré nous, à faire l'effort maximum pour assurer, dans l'horrible tourmente, l'indépendance et l'intégrité de la nation.* »

S'il n'avait pas été assassiné, il aurait rejoint les rangs de l'Union sacrée, pour défendre la patrie, comme tous ses camarades socialistes. Il se serait félicité de récupérer l'Alsace-Lorraine. Il se serait réconcilié avec Barrès.

On ne sait même pas ce que l'avenir lui aurait réservé. Aurait-il œuvré à la réconciliation franco-allemande avec Briand ? Aurait-il été munichois ou vait-en-guerre ? Et, même, pire injure, aurait-il été pétainiste pour préserver la France de la guerre, comme le deviendront la plupart de ses amis socialistes et dreyfusards.

Sa mort prématurée a transformé ces questions en uchronie. Cet assassinat a donné un sens à sa vie, qui fut déjà celle d'un homme qui parle, mais n'agit pas. D'un verbe à la fois glorieux et vain. Sans doute pour cette raison qu'il est devenu l'icône de notre époque. ■